

Si vous citez tout ou partie d'un article, pensez à citer l'auteur et l'ouvrage:

ROMAGNAN Bernard, « 15 août 1944, débarquement en Provence : témoignage du Molois Marius Viout », *Freinet-Pays des Maures*, n°19, 2023, p. 53-64.

Freinet Pays des Maures



Conservatoire du Patrimoine du Freinet
■ n° 19 ■ 2023

Freinet

Pays des Maures

Conservatoire du Patrimoine du Freinet ■ n° 19 ■ 2023

Sommaire

Freinet,
pays des Maures
■ n° 19, 2023,
Conservatoire
du Patrimoine
du Freinet,
La Garde-Freinet
(Var)

Entre Pyrénées et Jura, la place du Var dans l’histoire de la pipe de bruyère
(2^e moitié du XIX^e siècle)

ÉRIC FABRE

P. 5

Meilleurs amis, meilleurs ennemis. Les dauphins et les Tropéziens, une relation
séculaire ambiguë

ÉMILIEN REVEILLON

P. 39

15 août 1944, débarquement en Provence : témoignage du Molois Marius Viout

BERNARD ROMAGNAN

P. 53

La Mole, un destin contrarié

ELISABETH SAUZE

P. 65

En couverture :
Fabrique de pipes
Courrieu à Cogolin
dans les années 70,
éditions S.M.D.,
Sainte-Maxime.

15 août 1944, débarquement en Provence : témoignage du Molois Marius Viout

Ce récit exceptionnel est le fruit d'une enquête réalisée le matin du 15 mars 2005 auprès de Marius Viout, dans sa maison du village de La Mole en présence de son épouse et de Stella, stagiaire. Afin de rendre la restitution de ces souvenirs plus fluides, j'ai supprimé les questions posées et les répétitions. Toutes les parties entre guillemets sont les propres paroles de Marius Viout avec toute leur spontanéité, imperfections mais aussi la « couleur » du langage singulier de ce Molois. J'ai quelques rares fois organisé les propos de Marius pour leur donner plus de cohérence chronologique.

Afin de remettre ce récit dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, j'ai demandé à l'historien varois Jean-Marie Guillon, spécialiste de cette période, (le sujet de sa thèse portait sur la résistance dans le Var) d'écrire une sorte d'introduction à la lecture de ce document.

Présentation du témoignage de Marius Viout, par Jean-Marie Guillon, professeur émérite des universités (UMT TELEMME, Université Aix-Marseille-CNRS)

Il y a un peu de Maurin des Maures chez Marius Viout. Comme le héros de Jean Aicard, il est un homme de cette terre et de ses bois. C'est son univers. Il n'a pas voulu le quitter lorsque, convoqué aux Chantiers de jeunesse^A, il subodore qu'il y a l'envoi au travail obligatoire en Allemagne à la clé. S'il accepte de quitter la ferme familiale de Murène, c'est seulement pour participer à la libération de son pays et encore le fait-il, non pas avec des soldats qui ne sont pas d'ici – les

Freinet,
pays des Maures
■ n° 19, 2023,
Conservatoire
du Patrimoine
du Freinet,
La Garde-Freinet
(Var)

Bernard Romagnan,
historien, vice-
président du
Conservatoire du
Patrimoine du
Freinet.

A. Les Chantiers de jeunesse, création du gouvernement de Vichy, constituent une sorte de service civil à encadrement militaire pour « régénérer » la jeunesse dans l'optique du régime pétainiste. Ils concernent les jeunes âgés de 20 ans, plus ou moins utilement occupés à des travaux forestiers ou agricoles. En 1943, les chantiers qui se trouvaient dans le Var (Le Muy, Agay) ont été éloignés sur l'ordre de l'occupant italien. La plupart des jeunes Varois qui y sont appelés rejoignent ceux du Vaucluse ou de la Drôme.

hommes des Commandos d’Afrique -, mais avec des camarades qu’il connaît ! Le témoignage de ce jeune paysan de La Mole pourrait être un témoignage banal puisque beaucoup de jeunes de son âge, réfractaires au travail obligatoire en Allemagne^B, se sont cachés comme lui dans les campagnes et les montagnes, mais le sien vaut par sa franche simplicité et son côté « nature ». Il vaut aussi parce que l’époque n’est pas banale et que même les vies les plus évidemment tracées sont percutées par les événements, ceux qui vous conduisent à quitter le chemin et à vous retrouver hors-la-loi ou ceux qui vous font acteur – acteur modeste, mais acteur tout de même – du Débarquement du 15 août 1944. Le moins que l’on puisse dire, c’est que, dans son récit, Marius Viout n’en rajoute pas. L’âge est là, bien entendu, qui rabote certains souvenirs, mais il y a surtout une certaine candeur, vraie ou feinte, ainsi lorsqu’il évoque l’attitude de ses parents comme si l’accueil qu’ils offraient aux maquisards et aux pourchassés relevait de l’évidence. Se cacher dans la forêt plus d’un an, du printemps 1943 à l’été 1944, participer un peu plus à la Résistance locale qu’il ne le dit ne paraissent pas mériter pour lui d’y insister trop. En revanche, comme toujours dans les souvenirs de guerre, il y a des moments où la mémoire se fait plus précise, où le déroulé s’arrête, devient histoire que l’on raconte (et que l’on a dû souvent raconter). La vie dans les bois, ce n’était pas pour lui extraordinaire ; en revanche, l’épisode des Chantiers de jeunesse qui l’a projeté hors de chez lui, dans un monde « étranger » (dans le Vaucluse !), qui l’a confronté à un choix décisif (rester libre ou pas), ça c’est du mémorable et il fait preuve alors, avec ses mots, d’un réel sens du récit. Il en va de même pour son court compagnonnage – le 15 et le 16 août 1944 – avec le colonel Bouvet, chef des Commandos d’Afrique. L’homme des bois se révèle précieux car qui mieux que lui pour assurer la liaison de ce dernier avec ses adjoints dispersés dans le territoire de La Mole^C ? Curieusement, son passage sur le front des Alpes dans l’hiver 1944-45, après qu’il se fut engagé au Régiment FFI des Maures^D, laisse peu de traces dans son témoignage. Gageons que ce monde minéral de la haute montagne (le haut Queyras), monde de neige et de rochers nus, n’était pas le sien. Dans une partie de son témoignage non reproduite ici, mais que je remercie Bernard Romagnan de m’avoir transmise, il raconte l’avoir écrit à ses parents : « Je suis à un endroit où il n’y a pas de terre » et il ajoute : « J’y suis resté trois mois. Je n’ai jamais vu la terre » et son père en était tout décontenancé, autant que son fils, sorte de « paysan du Danube » dont les événements ont chahuté un moment l’univers.

La bastide de Murène

Marius Viout est né le 26 juin 1923 à Cogolin^E, « *mais 8 jours après j’étais à La Mole* ». Ses parents agriculteurs habitaient une propriété familiale au quartier de Murène^F, au cœur du massif des Maures. « *Ils étaient vigneronns, (...) là-haut, à*

B. Le Service du travail obligatoire (STO), créé en février 1943, contraignait les jeunes Français nés entre 1919 et 1922 à partir travailler en Allemagne.

C. Rappelons que la commune comprend alors la section du Rayol-Canadel.

D. Le Régiment des Maures, créé le 1er septembre 1944, regroupe des FFI (Forces françaises de l’Intérieur) varois dont de nombreux membres de la Brigade des Maures, créée en mai 44 et rassemblant les groupes de Résistance du secteur Sainte-Maxime, Saint-Tropez, Le Lavandou. Comportant 1 500 hommes, il est encaserné à Hyères, espérant jusqu’au bout être envoyé sur le front ce qui arrivera seulement... en avril 1945. Seule une compagnie et demie est partie fin 1944 sur le front des Alpes et est intégrée au 11e bataillon de chasseurs alpins. Elle stationne dans le Haut-Queyras (Hautes-Alpes). Marius Viout en fait partie.

E. Marius Viout est mort à La Mole le 17 juin 2016 à l’âge de 94 ans.

F. Le toponyme est mentionné depuis le XII^e siècle.



Marius Viout (photo famille Viout).

300 mètres d'altitude, il y a un plateau de vignes et puis on avait des troupeaux de chèvres et de moutons (...), presque 300 chèvres et les moutons, un troupeau de 140 (...) ». Enfant, il va à l'école primaire mais la quitte avant le certificat d'études pour aider ses parents et garder les chèvres et les moutons. « *Mon pauvre père avait fait la guerre de 17^G et, en 39, il a été mobilisé quelques mois (...)* Il était dans l'infanterie ».

G. Faut-il lire 1914 ? Son père, Jules, qui était né en 1896, a été probablement appelé dès le début de la guerre, puisque quelques lignes plus loin son père dit avoir fait 5 ans de guerre.

Le chantier de jeunesse à l'Isle-sur-la-Sorgue

Marius, quant à lui, a 16 ans le 3 septembre 1939, date de la déclaration de guerre par la France et l'Angleterre à l'Allemagne et il n'est pas mobilisable. *« À mon époque, il y avait les chantiers de jeunesse et je ne voulais pas partir, faire les chantiers (...). Mon pauvre père m'a dit : "Moi, j'ai fait cinq ans de guerre et toi tu ne veux pas faire une année ?". Mais moi je ne voulais pas aller en Allemagne, mon père avait demandé un sursis, il avait été accordé et avant que ce ne soit terminé, on avait demandé un deuxième car je me disais que le débarquement arriverait et puis mon deuxième sursis n'est pas arrivé, donc j'ai été obligé de partir. J'avais 20 ans c'était en 43. »*

« Je suis parti pour faire le chantier et le chantier ça ne me dérangeait pas moi, c'était à cause de ne pas aller en Allemagne. Donc je suis arrivé à L'Isle-sur-Sorgue de nuit. Alors moi qui n'étais jamais sorti de ma campagne^H, là-bas on m'a mis comme un bestiau dans un camion bâché. Nous étions une quinzaine là-dedans, tous des jeunes, dans un camp disciplinaire à casser des pierres^I. »

« J'ai jamais su le motif. C'est-à-dire que je ne suis pas resté assez longtemps pour savoir pourquoi j'étais là. Et j'y suis resté quatre jours. J'avais que des pois chiches à manger. Les Allemands n'aiment pas les pois chiches et moi j'avais eu ça par eux, deux fois des pois chiches le midi et deux fois des pois chiches le soir, un petit bout de pain et une cuillère de confiture d'aubergine. Pendant quatre jours un copain m'avait donné sa ration de confiture et moi je lui donnais des pois chiches. Pendant toute la journée, pendant ces quatre jours, je mangeais deux cuillères à soupe d'aubergine. J'étais devenu comme un coupe-vent. Dans la nuit du quatrième, je me suis évadé dans la nuit. D'où j'étais venu, je ne savais pas m'orienter, alors, le troisième jour, j'avais déjà calculé que si je me fais prendre, ils vont t'envoyer en Allemagne. Et je ne savais pas d'où j'étais venu. Et vous savez, quand on arrive comme ça, vous pouvez pas dire que les personnes sont vos copains. Déjà vous ne les connaissez pas et on ne peut pas faire confiance à quelqu'un. Je ne pouvais pas dire à quelqu'un demain matin je m'en vais. Le quatrième jour, il est venu le vaguemestre et tous les anciens lui ont sauté au cou. Moi, j'étais à l'écart là-bas et tout le monde est rentré. Moi je me suis demandé ce qu'il pouvait bien raconter ce bonhomme. Alors je lui ai couru après et je lui ai dit :

"Je peux te demander quelque chose ?

– Il me dit : Bien sûr.

– Mais il y a quelque chose qui se passe, tout le monde te tournait autour, qu'est ce qui se passe ?

– Il m'a dit : Je ne te connais pas.

– Mais je lui ai dit : Ça ne fait rien, si c'est vraiment un secret ne me le dis pas.

H. Marius Viout ne connaissait que les villages environnants dans lesquels habitaient des membres de sa famille : Cogolin, Saint-Tropez et Bormes. Il se souvient être allé une fois à pied avec son père au « Cannel-du-Luc » pour aller chercher un bœuf.

I. Le chantier de L'Isle-sur-Sorgue, dans le Vaucluse, dépendait du centre de Cavaillon. C'était en fait un chantier ordinaire.

- *Et puis je sais pas, il a eu de la sympathie et il m'a dit : Ben, cette nuit, vers les deux heures du matin, on va faire une marche, soit disant, mais la marche, ce n'est pas de la marche, on veut vous expédier en Allemagne¹.*
- *Alors je lui ai dit : Je te remercie." »*

« Alors là, ça tourne dans ma tête, je ne savais pas d'où j'étais venu et pour s'évader et aller n'importe où. Je faisais les cent pas. Il passe un gars avec la tête basse, un ancien.

Alors je lui ai dit :

"Oh ! L'ancien là ! Je lui dis : Tu n'as pas l'air trop content.

– *Et il me dit : Et non je ne suis pas content. Je vais me coucher en taule encore.*

– *Et je lui ai dit : Mais qu'as-tu fait.*

– *Et il m'a dit : J'ai volé un pain, (...) on me fait travailler le jour et, la nuit, je couche en prison.*

– *Alors je lui ai dit : Tu en as pas marre ?*

– *Il me dit : Ah, si j'avais de l'argent, je ne te connais pas mais tu as une tête qui me revient, je m'évaderaï.*

– *Alors je lui dis : Tu tombes bien, tu veux t'évader et bien moi aussi, mais je veux m'évader ce soir.*

– *Oui mais, il m'a dit: Moi je n'ai pas d'argent.*

– *Je réponds : Moi j'ai de l'argent pour payer le voyage." »*

« Mes parents m'avaient donné de l'argent, pas beaucoup mais c'était assez et j'étais arrivé à camoufler un pull et un pantalon. Je suis venu en civil mais, là-bas, nous avions l'uniforme. J'avais aussi deux cartes d'identité. Je les avais mises dans ma chaussette.

Et alors il m'a dit :

"Je pars, mais je suis enfermé, mais il m'a dit : De dehors tu peux ouvrir.

– *Ce n'était pas une prison à triples verrous. Je lui ai dit : Écoute cette nuit, vers les minuit, une heure, je t'ouvre mais je ne t'attends pas, je t'attendrai au bout de l'allée là-bas." »*

L'évasion

« Il fallait marcher pieds nus sur le gravier pour ne pas faire de bruit ! Et je cours plus loin à 300 mètres et j'attends... Et jamais il venait, alors je me suis dit : "Le gars il n'est pas franc, il t'a peut-être trahi, il t'a peut-être vendu", mais j'ai eu le courage de retourner là-bas. Je reviens et la prison était refermée, quelqu'un s'en était aperçu et il avait refermé. Et lui dedans il s'est dit : "C'est

J. En ce printemps 1943, on sait que les jeunes des Chantiers y étaient expédiés illico dès leur libération, d'où un nombre considérable de désertions. Viout n'est pas encore menacé, mais il préfère prendre les devants d'autant qu'à l'évidence, comme Maurin des Maures, il préfère la liberté.

un salaud, il m'a dit qu'il allait me sortir et il n'est pas venu". Alors je l'ai sorti et on est arrivé à un barrage. Par les sentiers, lui, ça faisait 6 mois qu'il y était (...), lui connaissait. On est arrivé à la gare en bas et le chef de gare, enfin par la suite j'ai appris que c'était un résistant, heureusement. Mon copain était en tenue militaire et moi en civil. La première chose qu'il nous a dit quand il nous a vu : "D'où vous sortez vous ?" Il a dit : "Ah ! J'ai compris". Puis il nous a amené dans une salle où il y avait des cartons et il nous a enterré de cartons et il a dit : "Vous ne bougez pas il y a des Allemands de partout, de partout !"

Je n'ai rien remarqué car je n'ai été élevé qu'à garder les moutons, les chèvres. Et quand j'étais sous ce tas de cartons, je me demandais toujours qui était ce bonhomme, il nous a dit : "Bougez pas le train va arriver, je vais vous avertir et quand le train aura démarré, vous partez, vous prenez le train en marche". Pendant ce temps, on est peut-être resté 1h, 1h30 sous tous ces cartons. On a pris le train et on est arrivé à Toulon. Je ne sais plus si à Marseille on a changé de train, je sais plus ! Il n'y a pas eu de contrôle, rien pendant le voyage. Moi j'étais rassuré pour le contrôle, mais lui n'avait rien, il était en militaire. Je n'ai connu que son prénom : Jean. Dans cet affolement, je ne lui ai rien demandé sur lui et, à Marseille, il m'a dit : "J'ai faim". Alors je suis descendu sur le quai, j'ai pris un sandwich. À Toulon, il m'a touché la main, il est descendu. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles. Je ne sais pas s'il a été repris.

Après à Toulon, j'ai pris à la gare du Sud, à l'époque, il y avait un petit train qui faisait la côte, le train des Pignes. Et à Cavalaire, je suis sorti au moins 500 mètres avant la gare, parce qu'il n'allait pas vite alors déjà qu'il roulait pas vite, il ralentissait. Alors j'ai sauté dans les talus, et j'ai pris la forêt et j'ai rejoint la campagne là-haut. »

K. Né en 1919 à Hyères, pêcheur au Lavandou jusqu'en avril 1943, Armand Girauda intégrera les FTP (Francs-tireurs et Partisans) avec la fausse identité d'*Henri Deschamps*, puis, à la Libération, comme Viout, le Régiment des Maures.

L. Né en 1922 à Hyères, ouvrier agricole à La Londe, Bruno s'était engagé dans la Marine en 1942, mais il avait été renvoyé chez lui après le sabordage de la flotte en décembre. Il rejoindra lui aussi les FTP avec la fausse identité d'Antoine Brun, et participera aux combats de la Libération. Il s'engagera dans la Marine en novembre 1944.

Se cacher dans le maquis des Maures

« Mes parents étaient contents de me voir, ça ne faisait pas longtemps, cela faisait quatre jours que j'étais parti. Ils étaient étonnés de me revoir. Et il y avait déjà un gars à la maison, il s'appelait Armand Girauda du Lavandou^K. Quand il m'a vu, il a dit : "T'es déjà de retour ?" Je lui ai dit : "Eh oui". Et de là, on est parti en forêt. On ne pouvait pas rester à la maison, alors on avait construit une petite cabane et on était quatre copains.

Quand je suis parti, ils étaient déjà là pour se préparer, pour prendre le maquis et prendre le maquis, ce n'est pas toujours facile parce qu'il faut se cacher, mais il faut manger. Alors quand je suis retourné, il y avait Armand Girauda, puis il est venu Roger Valentin et Joseph Bruno^L qui habitaient à l'époque dans la campagne à La Mole. On a fait une baraque. C'était en pleine forêt, pas de chemin,

pas de sentiers, comme les sangliers. On avait des relations avec ailleurs, mais là on n'était que quatre.

Mes parents, ce n'est pas qu'ils s'occupaient du maquis, mais mes parents, comment dire, c'étaient de très braves gens, quand les gens avaient des coups durs, ils savaient qu'il y avait les Murène. La campagne là-bas, c'était une maison de rencontre. Les gens du maquis partaient de Marseille, par exemple, ils savaient déjà où aller. La campagne de Murène, avant que je parte déjà, il y avait des gens du maquis^M. Le soir en pleine nuit, on était en train de manger, mes parents avaient coupé la ration de pain, on était trois frères, d'un coup, les chiens aboyaient. C'était deux jeunes et ils ont dit : "On est bien au Murène ?" alors là on les a fait rentrer et on a recoupé encore le pain. Et après, le lendemain ou deux jours après, on était à la Verne^N. Enfin c'était une maison de rencontre. »

À la recherche du déserteur

« Mes parents étaient courageux, mais bien entendu, quinze jours après, il y a eu la recherche de la gendarmerie. On avait confiance en personne. Ils sont montés et ont questionné mon père : "Et votre fils, il a déserté ?" Mon père disait toujours : "Moi, mon fils est parti, je ne sais pas où il est." »

Oh, c'était les gendarmes de Grimaud. On n'avait jamais eu affaire avec les gendarmes nous, on n'avait jamais vu les gendarmes à la campagne là-haut. Mais, pendant que moi j'étais déserteur, on avait souvent la visite des gendarmes. Après on a eu la Gestapo française^O, on a eu la Gestapo allemande. Un matin, ils sont venus (...). Mon père était en train de casser la croûte. Ils lui ont mis la mitrailleuse^P sur l'estomac et ils lui ont dit : "Il faut nous dire où est votre fils sinon on vous fusille". Et mon pauvre père, c'était un grand gaillard, il a dit : "Vous pouvez me tuer, mon fils, je ne sais pas où il est, mais si vous me tuez, vous ne le saurez pas non plus". Et je ne sais pas s'ils ont eu une réaction mais ils ne l'ont pas tué.

S'il n'y aurait pas eu mes parents, je ne serais pas là et j'aurais peut-être été plus malheureux.

Par la suite après la Libération, on a vu les gendarmes, ils nous ont dit : "Ce n'était pas pour prendre votre fils, mais nous étions obligés de venir^Q." »

La survie dans le maquis

« Ce sont mes parents qui nous ravitaillaient, alors ils tuaient des chèvres, des cabris, des chevreaux. Je ne descendais pas, j'étais là-haut aux Murène, je n'étais pas loin, à vol d'oiseau, j'étais à 1 km, mais en pleine forêt. On ne

M. La ferme de Murène servit de relais pour le maquis FTP des Maures. Celui-ci, créé dans les bois de Sainte-Maxime/Roquebrune en mars 1943, stationnera dans le massif jusqu'en octobre. Mais, même après son départ pour le Centre-Var, il continuera à y envoyer des hommes en mission.

N. Cette mention de la chartreuse de La Verne renvoie au moment où le maquis des Maures (camp Faïta) y a stationné en septembre-début octobre 1943. La famille Viout héberge et convoie les candidats au maquis, munis certainement d'un mot de passe ou d'un signe de reconnaissance.

O. Deux agents – français – de la « Gestapo » de Toulon ont circulé dans le secteur, se faisant passer pour résistants. Plusieurs résistants du Lavandou se sont fait piéger par eux, dont François Touze. Celui-ci échappa à l'arrestation et se réfugia à Murène, mais ayant appris que sa famille avait été prise en otage, il revint au Lavandou et fut arrêté le 9 février 1944 avec plusieurs autres résistants dont Claude Marmier. Touze et lui étaient en contact régulier avec la ferme de Murène. Ils moururent en déportation tout comme Louis Clairin et Joseph Boglio. Les deux gestapistes français, Kisser et Laboirie, furent abattus par les FTP sur la route de La Mole le 16 juillet 1944.

P. Lire « la mitrailleuse. »

Q. Plusieurs des gendarmes de Grimaud étaient en contact avec la Résistance locale.

R. On ne sait précisément à qui Viout fait allusion car plusieurs familles juives se trouvaient dans le secteur, mais il est vraisemblable que la ferme ait hébergé un moment le Dr Julius Munk, médecin autrichien, caché à Cogolin, aidé par les FTP dont il rejoignit le maquis dans les Basses-Alpes, avant d'être arrêté et de mourir en déportation (voir GUILLON Jean-Marie, « Les Maures, aux origines des maquis de Provence », *Freinet-Pays des Maures*, n° 14, 2018, p. 95-125).

S. Alix Macario, né le 17 janvier 1917, mort le 4 novembre 1995 à Cogolin. Cultivateur, militant communiste, engagé dans les Brigades internationales en Espagne (de 1936 à 1938), résistant FTP sous le pseudonyme de « capitaine Bienvenu Henri ».

T. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Marius Viout ne joue pas au héros. Intégré aux FTP avec comme pseudonyme Le chevrier et le matricule 61 873, il fut un des soutiens du maquis Macario après le 6 juin et participa au transport des armes parachutées aux Rabassières dans la nuit du 14 juillet.

U. À Biscarre.

V. Georges-Régis Bouvet, né le 6 mai 1902 à Issoudun, mort le 4 octobre 1976 à Paris. Général français à la tête des commandos d'Afrique. Au moment du débarquement il était lieutenant-colonel.

pouvait pas nous voir de nulle part et même s'ils étaient passés en avion, ils nous auraient pas vu. Nous étions abrités, camouflés sous les branches des arbres... On venait la nuit, on venait chercher de quoi manger. On ne venait pas tous les jours, parce que l'on ne couchait pas tous les jours au même endroit. On allait à droite et à gauche, dans des cabanons.

C'était une triste existence. Vous vous rendez compte à 20 ans, se cacher de tout le monde. Je connaissais déjà ma femme. Elle venait à la campagne et elle disait à mon père : "Mais dites-moi où il est Marius, faites-moi confiance." Lui répondait : "Moi, je ne vais pas te le dire, je ne sais pas où il est." Même à elle ! Il a toujours dit à n'importe qui, comme il disait aux Allemands : "Je ne sais pas où il est."

Heureusement que j'ai eu des parents comme ça ! Ils m'ont sauvé la vie à moi et à d'autres. On a sauvé la vie à des juifs^R. On est resté tous les quatre pendant deux ans. C'est très difficile à cet âge-là, on est privé de tout, de voir, de parler, c'est long. Dans la journée, on partait dans la forêt, on allait dans les bois ; quand c'était la saison des châtaignes, on allait ramasser des châtaignes. »

Le contact avec la Brigade des Maures

Marius Viout était en contact avec le groupe de résistants dirigé par Alix Macario^S. Ce groupe était rattaché aux Francs-tireurs et partisans (FTP). Il intégra la Brigade des Maures qui regroupait l'ensemble des groupes de Résistance du Golfe lorsqu'elle fut créée en mai 1944.

« On donnait des renseignements, mais nous on n'a pas fait de sabotage, on nous demandait des nouvelles, comment vous allez, comment vous vous débrouillez, tout ça quoi. C'est compliqué à raconter tout ça. Et puis souvent j'allais rejoindre Macario. Il me demandait de faire attention et de rester bien caché. Il me disait : "Tu es aux Murène, reste aux Murène avec tes copains et faites très attention^T !" »

Le débarquement

« Et ensuite, il y a eu le Débarquement, alors, quelques jours avant, on s'est séparé avec les copains. Oui, ils sont partis. Ils sont rentrés chez eux, en se camouflant, tout ça avant le 15 août. Et ils ont donc débarqué le 15 août à 1h du matin, ils avaient fait un PC à une heure de marche de la campagne^U. Et lorsqu'ils sont arrivés, moi j'étais là, c'était une coïncidence (...). Ils sont arrivés le matin, il faisait jour et à l'époque c'était le commandant colonel Bouvet^V. Il m'a dit :

"Qu'est-ce que tu fais toi ?

– Alors je lui ai dit : Ben je suis au maquis.

– Ah bon ! Il me dit : Mais qu'as-tu fait, tu es au régiment ?

– Non, je suis un évadé du chantier de jeunesse.

– C'est bien mon gars, c'est bien, il m'a dit : Et bien tu vas venir avec moi et on va poursuivre les Allemands.

– Je lui ai dit : Non.

– Alors je me rappelle, c'était un grand bonhomme, il a dit : Tu me dis non à moi ?

– Je lui ai dit : Oui.

– Et il m'a dit : Mais qu'est-ce que tu penses faire ?

– Et ben je repars avec les copains du maquis." »

Au service du lieutenant-colonel Bouvet

Marius Viout est d'abord au service du lieutenant-colonel Georges-Régis Bouvet. *« Au début j'étais au bord de mer (...) à Ramatuelle. On récupérait des armes allemandes : des grenades, des fusils. Le débarquement était fait. Le colonel Bouvet ne pouvait pas correspondre avec le capitaine du château là-bas. Au château, je portais les messages^W. Et je suis resté pendant quatre jours avec ce régiment, j'étais avec deux Marocains pour me protéger. J'en avais un devant, un derrière et je rapportais le message au colonel, toujours à pied. Je n'étais pas armé et la nuit, pour bien me garder, j'avais un Marocain à ma droite, un Marocain à ma gauche et, dans la nuit, ils me couvraient et me disait : "Petit soldat n'aie pas peur." Je sais pas si c'est le troisième jour, on a fait la rencontre d'Allemands. Le commandant avait envoyé une estafette à cheval pour retrouver le colonel Bouvet. Mais il ne risquait pas de le retrouver et l'Allemand qui était dans la colline, il lui a tiré dessus. Le gars avait la mitraillette et nous on arrivait et les Marocains se sont jetés sur moi^X. C'est là où ils m'ont dit : "Petit soldat n'aie pas peur." Et on a fait quelques pas encore (...) on n'a pas vu d'Allemands, on ne savait pas s'il y en avait plusieurs, ou un seul, et on a trouvé ce bonhomme, là, couché. Il y avait du sang, alors c'était l'estafette, je le touchais, le secouais pour qu'il parle. Alors les Marocains, je pense qu'ils avaient fait la guerre, ils m'ont dit : « C'est terminé pour lui ». Et le lendemain, j'avais dit au colonel : "J'aimerais passer un moment avec ma famille." »*

W. Il fut chargé de la liaison avec le 3^e commando et son chef le capitaine Bonnard qui était arrivé à La Mole.

X. L'accrochage se passe aux Clapiers. L'estafette blessée s'appelle Muller (renseignements recueillis par Georges Carlevan en 1996).

À la recherche de l'estafette

« Et bien il m'a dit : "Va". Mais en fait, ce n'était pas pour aller voir ma famille, je voulais aller voir le corps de ce bonhomme-là. Je me suis dit, si on

le laisse là, les renards ils vont le manger. J'arrive là où il était et il n'y avait plus de bonhomme. Alors là je me suis dit : "Mais qu'est ce qui s'est passé ?" J'arrive à la campagne et je vois un militaire dans les vignes. C'était ce fameux bonhomme. Il était encore vivant. La balle, je crois qu'elle était passée sur un coin de l'œil et qu'elle était ressortie de l'autre côté mais il n'était pas mort. Alors je me suis dit : "Qu'est-ce que je vais faire ?" Mes parents l'ont chargé sur la charrette, ils l'ont descendu, puis l'armée l'a hospitalisé et il n'est pas mort. J'ai appris qu'il était dans les bureaux de l'armée après, à Paris là-haut, mais là le nom ne me vient pas. »

Les Arméniens appartenaient au IV. 918 Infanterie-Regiment 242. Infanterie-Division stationnée à Hyères et Porquerolles (Borsarello-Palincx WH et SS Caucasian-Muslim-Asian troops, Editions Heimdal).



Y. L'armée allemande avait enrôlé des prisonniers soviétiques non russes dans des unités particulières. La 242^e division d'infanterie allemande qui occupait la côte varoise avait reçu trois de ces bataillons, deux composés d'Arméniens et un d'Azeris (Azerbaïdjan). Celui-ci stationnait dans le secteur Saint-Tropez/Cogolin, les bataillons arméniens se trouvaient, l'un à Hyères et l'autre à La Mole avec son PC au Cap Nègre. Beaucoup de ces Arméniens étaient peu soucieux de se battre pour les Allemands et certains avaient noué des liens avec la Résistance.

À la recherche des soldats Allemands

« Après, j'étais toujours dans le coin-là, j'allais chercher des prisonniers allemands, mais j'ai eu beaucoup de chance, on avait beaucoup d'Arméniens^Y qui étaient incorporés. Si c'était des Allemands, peut-être qu'ils m'auraient tué. Les Arméniens, cherchaient à se sauver. J'allais dans la colline et ceux qui s'évadaient et qui se cachaient dans la forêt et j'ai dû ramasser des quinzaines à la fois, un jour j'en ai ramené douze ici à La Mole. Ils étaient perdus. Je me souviens, une fois, on était au sommet de la colline et là, il devait y avoir une vingtaine de prisonniers allemands. Quand tout à coup, il est sorti un avion des

Américains. On a eu l'ordre de se coucher. On était couché sous les arbousiers. L'avion nous a vu et croyait qu'on était des Allemands qui se sauvaient. Ils nous ont mis une rafale de mitrailleuse. Il y a tout qui a pété, mais il n'y a pas eu un seul blessé. Dans la quantité, y'en a un qui parlait bien le français, et il m'a dit : "camarade toi". Donc j'en ai ramené plusieurs ici. Y'en avait toujours un qui savait un mot, on se comprenait par les gestes, on ne faisait pas de grands discours, je ne faisais que des signes, moi. Ils avaient peur des Allemands, ici le débarquement s'est bien passé, parce que l'on avait beaucoup d'Arméniens. »

La fin de la guerre

« Nous après on ne peut pas dire que l'on a fait la guerre dans le régiment des Maures, mais on est allé en Italie... Dans un petit village^Z. On est resté quelques temps là-bas. Mais avant on est resté un peu à Hyères, on nous a instruit, au moins 4 à 5 mois. Et, avant de partir en Italie, on était sur la frontière italienne mais en premier dans la vallée du Queyras^{AA}. On est monté jusqu'à Isola^{AB} là-haut et de là, on était dans le village. On faisait des patrouilles. On surveillait pour pas que les Allemands rentrent au village. »



Z. Méans (Méana di Susa en italien), dans le Piémont, non loin de Turin.

AA. Cette compagnie, intégrée au 11^e bataillon de chasseurs alpins, a été envoyée dans le Queyras de janvier à mars 1945. Alix Macario, homologué lieutenant, est l'un de ses officiers. Elle est dans la Maurienne ensuite, avant de « descendre » dans le Piémont fin avril.

AB. C'est là une confusion. La compagnie stationne à Aiguilles et patrouille dans le secteur d'Abriès/Ristolas.

Stèle de la ferme de Murenne au moment de son inauguration en 1994 (photo ANACR).

Y est écrit :
 « Résistance et Brigade des Maures. La ferme de Murenne sert de gîte et de lieu de rencontre à la Résistance des Maures, de 1940 au 15 août 1944. A la mémoire de François Touze et Claude Marmier, patriotes de Lavandou, déportés et exterminés par les nazis. N'oublions pas. »

Les publications du Conservatoire du Patrimoine du Freinet

Livres

E. SAUZE et P. SÉNAC, Un pays provençal, le Freinet de l'an mille au milieu du XIII^e siècle, 12 €.
X. RAYMOND, Le Cercle des Travailleurs de La Garde-Freinet, 10 €.

La revue du Freinet, 10 €



Numéro 1. 2000 (épuisé)	Numéro 10. 2012-2013
Numéro 2. 2001 (épuisé)	Numéro 11. 2014-2015
Numéro 3. 2002	Numéro 12. 2016
Numéro 4. 2003	Numéro 13. 2017
Numéro 5. 2004	Numéro 14. 2018
Numéro 6. 2005-2006	Numéro 15. 2019
Numéro 7. 2007	Numéro 16. 2020
Numéro 8. 2008-2009	Numéro 17. 2021
Numéro 9. 2010-2011	Numéro 18. 2022



Les revues et les livres sont en vente sur notre site internet www.conservatoiredufreinet.org (section boutique). Vous pouvez également télécharger gratuitement les articles de chaque parution, à l'exclusion de la dernière durant un an après sa publication. Nous vous prions de respecter les droits d'auteur et de citer les sources que vous utilisez.

Scanner pour
découvrir

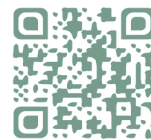
Pour adhérer à l'association

L'adhésion (20 €) représente avant tout le soutien que vous apportez aux actions de notre association. Elle vous permet aussi de :

- Recevoir gratuitement notre dernière parution de la revue.
- Bénéficier de tarifs préférentiels sur toutes nos activités : balades, ateliers et stages.
- Participer à des chantiers de restauration et de valorisation du petit patrimoine.
- Participer aux sorties associatives réservées aux membres.

Notre association étant reconnue comme organisme d'intérêt général, votre adhésion ou votre don ouvrent droit à une réduction d'impôt de 66 % du montant versé dans la limite de 20 % de votre revenu imposable.

À cet effet, nous pouvons délivrer sur demande un reçu fiscal.



Scanner pour
adhérer

Lectures, relectures :
les auteurs et le comité de lecture.
Merci à toutes celles et ceux qui auront pris soin
de la préparation et la fabrication de ce volume.

Secrétariat d'édition :
Laurent Boudinot et Laura Mirante.

Mise en page, montage :
Laurent Boudinot et Laura Mirante.

Impression :
Riccobono - Le Muy.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2023.
ISBN : 978-2-9555625-9-8
EAN : 9782955562598

Entre Pyrénées et Jura, la place du Var dans l'histoire de la pipe de bruyère,
2^e moitié du XIX^e s.

ÉRIC FABRE

Meilleurs amis, meilleurs ennemis. Les dauphins et les Tropéziens, une relation
séculaire ambigüe

EMILIEN REVEILLON

15 août 1944, débarquement en Provence : témoignage du Molois Marius Viout

BERNARD ROMAGNAN

La Mole, un destin contrarié

ELISABETH SAUZE



Scannez et
découvrez !

Conservatoire du Patrimoine du Freinet
Chapelle Saint-Jean, 83680 La Garde-Freinet

04 94 43 08 57

cpatfreinet@orange.fr

www.conservatoiredufreinet.org

